

La parole des écrivains

Joël Des Rosiers

Numéro 93, printemps 2002

Mon coup de coeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Des Rosiers, J. (2002). La parole des écrivains. *Moebius*, (93), 31–33.

JOËL DES ROSIERS

La parole des écrivains

L'imaginaire est-il en état de siège depuis le 11 septembre? Est-il venu le temps de se parler par signes? Nul ne peut répondre à ces questions désormais inscrites comme une écharde au cœur des écrivains et des artistes. Tout au long des six mois qui viennent de se dérouler, nous n'avons cessé de méditer les réflexions de plusieurs auteurs dont Paul Auster qui a assisté en direct à l'effondrement des deux tours, Salman Rushdie qui a publié un roman apocalyptique *Furie* sur Manhattan ou encore Russel Banks, le romancier américain de *Dérives des continents* dont le vol en direction de New York ce matin-là fut détourné in extremis sur Toronto.

Les écrivains du monde entier – poètes, romanciers, dramaturges – peuvent contribuer à faire cesser les massacres. Nous ne sommes pas des observateurs détachés et impuissants de la condition humaine. Nous ne sommes pas au-dessus de la mêlée, même si certains souhaiteraient nous cantonner dans cette position. Nous sommes des membres à part entière de la communauté des humains, la seule vraie tribu. À ce titre, nous ne parlons au nom d'aucune nation, d'aucune institution politique ou sociale, mais au nom de l'espèce humaine, au nom de l'humanité. Si nous ne revendiquons pas ce rôle, il échouera, comme c'est le cas de terrifiante façon dans le monde d'aujourd'hui. Aux nationalistes, aux prêtres, aux rabbins, aux mollahs, aux politiciens inféodés aux multinationales de s'exprimer au nom de l'espèce humaine. C'est hélas en leur nom que des gens tuent et s'entretuent car ce sont essentiellement leurs voix qui se font entendre.

Le moment est venu pour les écrivains de prendre la parole, de s'exprimer non pas en tant que groupe de pression, imprécateurs ou partisans de telle ou telle cause, mais

simplement en tant qu'humains, hommes et femmes croyant que la seule communauté qui vaille d'être sauvée s'appelle l'humanité. Nous devons cesser de nous entre-tuer, en finir avec la fascination pour la différence et saisir l'immense chance d'être vivants, embarqués ensemble sur cette planète bleue et verte.

Le grand brassage de populations annoncé par Rimbaud dans *Illuminations...* *Les migrations plus énormes que les anciennes invasions...* a servi de passerelles à des écritures qui déjà sortaient de leur propre espace imaginaire, profitant de la dégénérescence ambiante, des formules régressives et de la spatialisation de l'écriture à l'œuvre dans les centres. Ce mouvement n'aurait pu se produire sans un décroissement des formes littéraires, des écritures et sans la reprise de processus avant-gardistes par les écrivains issus de la migration (déterritorialisation, déracinement, oralités, poésie sonore, mixages des origines).

Dans cette brèche se sont engouffrées des démarches extrêmement différentes, mais qui ont toutes un dénominateur commun : elles déréalisent un réel de plus en plus fictionnel (les attentats du 11 septembre) pour le rérealiser autrement, à partir de fictions recomposées, désaxées, sur la base d'événements aussi bien réels que légendaires. Elles font ainsi rentrer dans un processus de vraisemblance et d'in vraisemblance l'ensemble de l'espace public, médiatique, social et historique. En dénotant les faits dont ils ont été témoins (traumatismes, abus, emprisonnement, tortures, etc.) de leurs contextes idéologiques, en les raccordant à une lignée déviée de toute information vérifiable, les écrivains de la migration font imploser l'espace qu'ils habitent. Au prix d'une faille. D'où peut-il venir qu'il y ait dans l'être de l'écrivain une telle faille? C'est par le truchement d'un autre déraciné, exilé, d'un autre qui se tient imperceptiblement en lui/en elle qu'on réussit à le rencontrer.

C'est cette présence intempestive de l'autre dans la présence qui génère ce sentiment de faille. Le drame de l'unité peut en éclairer la portée. L'exilé est en quête de l'un, parce qu'il a été séparé de lui-même, mais il sait qu'il ne peut accéder à cette unité (perdue) dans le sens où il referait corps avec elle. Cette incomplétude le rend parti-

culièrement apte à restituer par le livre la sensation de fragments. Car la littérature demeure encore la tentative de reconstituer ce qui a été dispersé, ce qui a explosé. Les événements prélevés dans le réel, le temps des attentats, des massacres, des viols, des déflagrations meurtrières, des guerres subissent une saisissante compression spatio-temporelle. Des faits extrêmes se voient réduits à des éléments de synthèse; la fiction migrante alimentée à cette implosion refuse l'appellation poétique. Simplement, elle connecte le point d'impact à l'origine de la pulsion d'agression, les associant dans un montage qui réalise lui-même un crash, une déflagration dans la langue.

L'écriture migrante, fille de la terreur, est emblématique de ces nouvelles fictions qui compactent l'espace pour proliférer dans des lieux qu'elles tentent de subvertir. Par exemple, les mythologies latino-américaines de la dictature faisant des potentats des êtres de légende continuent à inspirer plusieurs écrivains de la migration. Stratégies du dedans/dehors, qui consistent à maintenir la radicalité poétique, son irréductibilité à épouser des causes caduques jusque dans les institutions qu'elles investissent. Dans cette typologie, les écrivains de la migration démontent le sens politique occulte inside/outside, en travaillant de l'intérieur des notions d'identité, d'administration des migrations, de légalité, proposant des narrations comme si l'imaginaire venait de nulle part.

PIERRE DESRUISSEaux

Des chants comme des ciels

La lettre

Il y a des odeurs
qui tiennent tout entières
dans la mémoire
la nuit saigne encore
tremble pareille à l'enfance
tu cherches la musique
qui doucement s'efface
le souffle sur la page
à quel lieu te conduisent ce geste ces voix
qui sur la page tracent à peine la lettre.

À l'envers du monde

Si j'ai appris quelque chose c'est
que la nuit, par ordre, épouse
nos désirs avec passion.

La couleur des armes est un
cruel souci pour qui toute chose
s'élève comme un fabuleux poème
de sang.

Ton rire que j'écoute dormir
sur mon visage éclaire des songes
très cruels que ne hante plus l'en-
fance

dans la cheminée un bruit d'ailes
dort parmi les feuilles.

Le chant des runes

Je sais qu'il est tard
ce bruit qu'il y a dans la
nuit neige contre les murs
qui s'éloignent des choses écrites
dans l'ombre
voici qu'un vent touche à sa fin
quelque chose d'une insinuation
longtemps erre
ta voix creuse des runes
à la limite d'un chant qui
nous est étranger.

Vous autres

Tout ce qui rampe
dans les postes de police les
couloirs des hôpitaux
est hanté par la malchance
comme des ciels sans oiseaux
ou des planchers débilités à force
de rêver d'en bas
peau de la nuit pas montrable
patenteux pathétiques du monde
qui veulent une fois de plus régler
des comptes sans compte
défendre leur innocence
en prévision de la mort
je sais votre nom vous autres
cachés dans mon regard
je vous aime désertés de
vous-mêmes comme des mots
pour le pire sur la
scène froide du monde.